



1

Mais QUOI ?

Jeudi, dernier cours de l'après-midi. Je suis passée sans trop de difficultés au travers de ma première semaine dans ma nouvelle école. Je dois avouer que j'avais vraiment peur de changer d'école en plein mois d'octobre. Finalement, j'ai réalisé que ce déménagement était ce qui pouvait m'arriver de mieux. Ici, PERSONNE ne me connaît et je me suis même fait un ami, Thomas. Tout allait pour le mieux jusqu'au deuxième cours d'enseignement moral de la semaine.

- Isabelle Tremblay ?
- Présente !

Madame Giroux-Lanouette, surnommée «La Girouette» par les élèves des années précédentes, s'avance comme un train vers moi, sans se soucier des sacs d'école qui encombrant l'allée, des pieds qu'elle écrase au passage et des cahiers qui s'envolent. Ses yeux étincellent d'une lueur inquiétante. Une rumeur court selon laquelle elle aurait été victime d'épuisement professionnel à la fin de l'année dernière. À la voir, la situation ne s'est pas beaucoup améliorée.

– Puis-je savoir, mademoiselle Tremblay, pourquoi vous m'avez remis un travail incomplet? Est-ce que mes quatre petites questions étaient trop longues pour y répondre?

Je fige de surprise en essayant de me rappeler en quoi consistait le travail en question. Ah oui! Je devais me présenter, donner une de mes qualités, un défaut et parler de ma famille. Trop facile! Qu'avais-je bien pu oublier de si important?

– Répondez, mademoiselle!

Madame Giroux-Lanouette me lance un regard impitoyable, longuement exercé sans doute pour faire fondre la plus infime résistance chez ses élèves. Ne voulant surtout pas me la mettre à dos, je répons avec mon air le plus innocent:

– Euh... je suis désolée, madame Giroux-Lanouette, mais j'avais l'impression d'avoir terminé.

Elle prend les autres élèves à témoin:

– Bien sûr que vous aviez l'impression d'avoir terminé! Vous, les élèves, vous ne pensez qu'à vous amuser, à faire le minimum d'efforts, pour avoir la note de passage à la fin de l'année. Pourquoi s'échiner pour un insignifiant cours d'enseignement moral, n'est-ce pas?

De plus en plus intimidée, je bafouille:

– Non, madame, je ne pense pas cela de votre cours...

– Ah NON? explose-t-elle en brandissant sous mon nez ma copie barbouillée d'un long commentaire en rouge. Avant que j'aie le temps de lire, elle retire la feuille. Puis elle m'explique, d'une voix faussement mielleuse :

– Ici, à la question quatre, vous deviez donner une qualité et un défaut de vos parents. Vous avez écrit : « Mes parents sont gentils, mais », et vous avez laissé trois points de suspension. Mais quoi ?

Je ne réponds pas.

– Vous savez, mademoiselle, nous aimons tous nos parents. Pourtant, il faut savoir les voir comme ils sont vraiment, avec leurs qualités et leurs défauts. Il faut les descendre de leur piédestal, ce ne sont pas des statues. Accepter que nos parents aient des défauts permet d'admettre que, nous aussi, nous en avons, que personne

n'est parfait. Par exemple, Lydie a écrit que ses parents regardent toujours par-dessus son épaule pendant qu'elle clavarde. Jacob déplore que les siens soient toujours absents, et Judith dit que sa mère s'habille comme une jeune fille de quinze ans et qu'elle lui emprunte même ses vêtements. Vos parents doivent bien avoir un défaut, ne serait-ce qu'un tout petit ?

Je ne réponds toujours pas. Les élèves pointés du doigt rapetissent sur leur chaise, horriblement gênés. Je sens déjà que je ne me ferai pas d'amis parmi eux. Qu'importe ! Je serre les dents à m'en faire mal aux mâchoires. Si elle pense que je vais lui dire...

– Quel est le défaut de vos parents ? Ils en ont un, tout le monde a un défaut... Que veut dire ce : « Mes parents sont gentils, mais... » Allez, dites-le !
MAIS QUOI ?

Le ton de sa voix monte de plus en plus. On dirait une soprano colorature qui tente de faire éclater les vitres en chantant. Elle est si proche de moi que je peux voir son double menton qui tremblote comme du Jello, ses paupières qui débordent sur ses yeux gris délavé et ses sourcils noirs qui se rejoignent au milieu du front, plissé par une barre verticale.

– Un MAIS, ce n'est pas un défaut, continue-t-elle en postillonnant. C'est une conjonction de coordination, qui appelle un complément de phrase, habituellement contraire à ce qui précède. Vous allez me dire que nous ne sommes pas dans une classe de français, et vous avez raison. Je vais donc vous dire ce que signifie ce MAIS en enseignement moral. Ce MAIS, c'est une tentative de votre part de jouer à l'autruche en vous cachant la tête dans le sable. C'est un acte de résistance,

une preuve que vous voulez tromper quelqu'un. C'est grave, c'est même très grave. Que veut-il dire, ce MAIS, mademoiselle Tremblay?

Je frissonne en fermant les yeux. J'ai l'impression de vivre un cauchemar. Toute la classe est étrangement silencieuse, le temps semble figé, comme lorsqu'on attend le coup de tonnerre qui suit l'éclair foudroyant, ou que le chat saute sur l'innocent moineau qui constituera son déjeuner. Je jette un coup d'œil à Thomas, qui me regarde avec un air horrifié. J'entends une fille renifler derrière moi. J'imagine que c'est ce que La Girouette voudrait, me voir pleurer, ou même trembler, mais ce n'est pas parce que je porte ce nom que je vais lui concéder aussi facilement la victoire.

– Alors, cette réponse, mademoiselle?

Je n'en ai pas à lui donner parce que cela ne la regarde pas, parce que c'est mon secret, parce que personne ici ne doit savoir. C'est une question de survie!

– Vous me décevez beaucoup, mademoiselle Tremblay. Je vous envoie au bureau du surveillant. Ne revenez que lorsque vous serez prête à me donner une réponse satisfaisante. Et je fais cela pour votre bien, n'en doutez jamais. Allez, sortez!



À la maison, maman m'accueille avec deux baisers sonores sur les joues. Puis, après m'avoir scrutée longuement, elle déclare:

– Tu sembles bien songeuse, ma chouette.

– Euh... je crois que je fais une migraine. Je vais monter me coucher.

– As-tu eu des problèmes avec tes compagnons de classe? Ou avec tes professeurs?

Je me demande bien pourquoi elle dit cela. La Girouette lui aurait-elle déjà téléphoné? Je marmonne un «Non! non!» en me prenant la tête à deux mains, pour mettre un terme à cet interrogatoire. Elle me tend un comprimé d'analgésique en disant:

– Est-ce que je te sers un verre d'eau ou un verre de lait?

– NON! euh... non, maman, je vais le faire moi-même.

Ma mère, serviable comme toutes les mères de la terre, se précipite quand même vers le réfrigérateur, d'où elle sort le contenant de lait. Pendant qu'elle m'en verse un verre, mon père arrive

et lui demande à quelle heure elle doit partir pour son cours de peinture.

Je crie :

– NON, maman ! Ne réponds pas !

Trop tard ! Ma mère amorce le mouvement pour regarder la montre à son poignet. Le verre de lait qu'elle tient dans la même main se renverse sur le plancher en éclaboussant les armoires, le réfrigérateur et la cuisinière. Je laisse échapper un soupir exaspéré avant de courir me réfugier dans ma chambre. En montant l'escalier, j'entends mon père dire à ma mère :

– Ce n'est pas grave, nous allons essayer. Au moins, personne n'est blessé.

Ce n'est pas grave ! CE N'EST PAS GRAVE ? Non, pour n'importe qui, ce n'est pas grave de renverser un verre de lait. Ce sont de petites maladroites sans importance qui font partie de la vie. On essuie et on n'en reparle plus.

Toutefois, dans le cas de mes parents, c'est un problème CHRONIQUE. À eux deux, ils possèdent le record Guinness des verres renversés ! À eux deux, ils auraient pu remplir une piscine olympique de lait, de café et de jus renversés. Mais ce n'est pas grave, ils sont GENTILS...



2

Le supplice de la macédoine

J'ouvre les yeux. Une lumière éblouissante me les fait aussitôt refermer. La douleur me vrille le cerveau. Ce doit être la migraine. Un bruit métallique près de ma tête m'oblige pourtant à regarder. Quelqu'un se tient debout près de mon lit, quelqu'un que je ne reconnais pas. Effrayée, j'essaie de me lever, mais c'est impossible, car je suis attachée solidement aux poignets et aux chevilles. L'intense lumière m'empêche de voir autre chose que mon lit sur lequel je suis ficelée et cette inconnue, une femme en blouse blanche.

– Ah! mademoiselle Tremblay, vous voilà enfin de retour! Nous allons continuer ce que nous avons commencé tout à l'heure...

Cette voix nasillarde et faussement mielleuse... Je la reconnais! C'est celle de... La Girouette!

– Pourquoi suis-je attachée?

– C'est ce qui arrive à ceux qui cachent la vérité, mademoiselle Tremblay. La vérité, c'est ce qu'il y a de plus vrai dans la vie, n'est-ce pas?

Elle approche un objet brillant de ma main. Un compas, horriblement pointu. Je tente de dégager ma main, mais les liens m'en empêchent. La panique me fait hurler:

– NOOOON! Vous n'avez pas le droit!

Madame Giroux-Lanouette retire le compas et le regarde en soupirant, puis elle le dépose sur un petit guéridon

où se trouve une collection d'objets hétéroclites: scalpel, pinces, appareils dentaires, aiguilles à tricoter, scie, marteau, contenants d'acide, verre de lait, tronçonneuse... En hochant la tête, elle dit:

– Bien sûr, vous avez raison, ce n'est pas un cours de mathématique, ici. Pas de compas, dans ce cas.

Elle choisit un crayon à mine et me le montre, comme si elle cherchait à obtenir mon approbation. Je secoue vivement la tête. Elle me regarde, déçue:

– Vous ne me facilitez pas la tâche, mademoiselle Tremblay. Il faut pourtant un crayon à mine pour écrire dans le cours d'enseignement moral.

Je commence à comprendre son petit jeu de fou. J'observe rapidement son plateau d'instruments de torture et lui dis: